

ceau remarquable de M. Suard sur le style épistolaire.

Nous avons cru aussi que des notes pourraient aider à l'intelligence d'un certain nombre de passages; nous en avons mis au bas des pages toutes les fois que nous les avons jugées utiles. Enfin nous n'avons rien négligé pour atteindre le but que nous avons aperçu. Puissent nos soins, en inspirant la confiance, multiplier un chef-d'œuvre littéraire, et contribuer à former le goût des élèves sans compromettre leur vertu! C'est l'objet de nos vœux, ce sera notre plus douce récompense.

L'abbé ALLEMAND.

NOTICE

SUR

MADAME DE SÉVIGNÉ

SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN-CHANTAL, marquise de) naquit, comme elle nous l'apprend quelque part dans ses lettres, le 5 février 1627, au château de Bourbilly, près de Sémur, en Bourgogne. Elle eut pour père Celse-Bénigne DE RABUTIN, baron de Chantal, et pour mère Marie DE COULANGES. Parmi ses aïeux maternels elle comptait des noms célèbres dans la magistrature; du côté paternel, elle était petite-fille de sainte Frémiot de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation de Sainte-Marie. A peine âgée de cinq mois, elle perdit son père,

qui succomba victime de son courage, en combattant contre les Anglais, à leur descente dans l'île de Ré. Devenue orpheline peu de temps après par la mort de sa mère, elle passa sous la tutelle de son oncle, M. de Coulanges, abbé de Livry, qu'elle appela depuis, dans le langage de sa reconnaissance, *le bien bon*. Tout annonce qu'une éducation digne de sa naissance contribua de bonne heure à développer son excellent naturel. Ménage et Chapelain, qui jouissaient alors d'une grande réputation, furent au nombre de ses maîtres. Depuis, son admission à la cour et dans les premières sociétés acheva la culture de son esprit.

En 1644 elle épousa Henri, marquis de Sévigné, de l'une des plus anciennes maisons de Bretagne; mais cette union ne fut pas de longue durée : en 1651 le marquis fut tué en duel par le chevalier d'Arlet.

Veuve à vingt-cinq ans, elle ne songea pas à contracter de nouveaux liens : l'éducation et l'établissement de son fils et de sa fille occupèrent toute son attention. Dirigée par les conseils du *bon abbé*, elle parvint à réparer le désordre de sa fortune et reparut dans le monde. Elle en fut l'ornement par les grâces de son esprit. L'*hôtel de Rambouillet* l'admira plus d'une fois; mais, malgré son influence sur les hommes de lettres, il ne put détourner un instant des voies du bon goût ce génie fidèle aux

seules inspirations de la nature. Elle fut liée d'amitié avec les personnages les plus distingués de son temps, et, chose bien rare dans le monde, elle ne les oublia point dans le malheur. On sait que, malgré la colère de Louis XIV, elle ne cessa de montrer le plus vif intérêt pour la cause du surintendant Fouquet, quoiqu'elle n'eût jamais, comme tant d'autres, partagé la prodigalité de ses faveurs.

Cependant M^{me} de Sévigné ne perdait point de vue l'avenir de ses enfants : son fils avait été pourvu d'un emploi à l'armée; sa fille épousa le comte de Grignan en 1669, et l'accompagna dans son commandement de Provence. Cette dure séparation nous a valu la série de ces lettres touchantes, les plus belles qui soient sorties de sa plume, s'il faut en croire son témoignage; écoutons-la : « Je vous donne avec plaisir, ma fille, le « dessus de tous mes paniers, c'est-à-dire la fleur de mon « esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de « mon écritoire; et puis le reste va comme il peut. Je « me divertis autant à causer avec vous que je labore « avec les autres. » Cette charmante correspondance fut interrompue par trois voyages que M^{me} de Sévigné fit à Grignan. Ce fut pendant le dernier qu'ayant eu le bonheur de rendre, par ses soins et par ses veilles, la santé à sa fille, elle tomba malade elle-même au mois

d'avril 1696 : elle mourut six jours après, à l'âge de soixante-dix ans, entourée des secours de la religion, qu'elle n'avait cessé d'aimer pendant sa vie. Son corps fut déposé dans les caveaux de l'église collégiale de Grignan. Les voyageurs qui vont visiter les ruines de l'ancien château des Adhémar, lisent encore avec émotion, sur une des dalles du chœur, l'inscription suivante :

CI-GÏT MARIE DE RABUTIN-CHANTAL,
MARQUISE DE SÉVIGNÉ,
DÉCÉDÉE LE 18 AVRIL 1696.

DU STYLE ÉPISTOLAIRE

ET

DE MADAME DE SÉVIGNÉ

PAR M. SUARD.

Qu'est-ce qui caractérise essentiellement le style épistolaire? Il est embarrassant de répondre à cette question. Le style épistolaire est celui qui convient à la personne qui écrit et aux choses qu'elle écrit. Le cardinal d'Ossat ne peut pas écrire comme Ninon; et Cicéron n'écrit pas sur le meurtre de César du même ton qu'il raconte le souper qu'il a donné en impromptu à César. On pourrait appliquer le même principe au style de l'histoire, de la fable, etc. Le style de Tacite n'a rien de commun avec celui de Tite-Live, ni le style de la Fontaine avec celui de Phèdre.

A quoi servent ces distinctions de genres et de tons qu'on est parvenu à introduire dans la littérature? On veut tout réduire en classes et en genres : on prend pour le terme de la perfection en chaque genre le point où s'est arrêté l'écrivain qui a été le plus loin, et l'on semble prescrire pour modèle la manière qu'il a prise. Cet esprit critique, qui distingue particulièrement notre nation, a servi, il est vrai, à

répandre un goût plus sain et plus agréable, mais a contribué en même temps à gêner l'essor des talents et à rétrécir la carrière des arts. Heureusement le génie ne se laisse pas garrotter par ces petites règles que la pédanterie, la médiocrité, la fureur de juger ont inventées et s'efforcent de maintenir. L'homme de génie est comme Gulliver au milieu des Lilliputiens qui l'enchaînent pendant son sommeil : en se réveillant, il brise sans effort ces liens fragiles que les nains prenaient pour des câbles.

Revenons au style épistolaire. Rien ne se ressemble moins que le style épistolaire de Cicéron et celui de Pline, que le style de M^{me} de Sévigné et celui de Racine. Lequel faut-il imiter? Ni l'un ni l'autre, si l'on veut être quelque chose; car l'on n'a véritablement un style que lorsqu'on a celui de son caractère propre et de la tournure naturelle de son esprit, modifié par le sentiment qu'on éprouve en écrivant.

Les lettres n'ont pour objet que de communiquer ses pensées et ses sentiments à des personnes absentes; elles sont dictées par l'amitié, la confiance, la politesse. C'est une conversation par écrit; aussi le ton des lettres ne doit différer de celui de la conversation ordinaire que par un peu plus de choix dans les objets et de correction dans le style. La rapidité de la parole fait passer une infinité de négligences, que l'esprit a le temps de rejeter lorsqu'on écrit, même avec rapidité; et d'ailleurs l'homme qui lit n'est pas aussi indulgent que celui qui écoute.

Le naturel et l'aisance forment donc le caractère essentiel du style épistolaire; la recherche d'esprit, d'élégance ou de correction, y est insupportable.

La philosophie, la politique, les arts, les anecdotes et les bons mots, tout peut entrer dans les lettres; mais avec l'air

d'abandon, d'aisance et de premier mouvement qui caractérise la conversation des gens d'esprit.

Quel est celui qui écrit le mieux? C'est celui qui a plus de mobilité dans l'imagination, plus de prestesse, de gaieté et d'originalité dans l'esprit, plus de facilité et de goût dans la manière de s'exprimer.

Mais pourquoi l'homme le plus spirituel, le plus animé et le plus gai dans la conversation, est-il souvent froid, sec et commun dans ses lettres? C'est qu'il y a des hommes que la société excite, et d'autres qu'elle déconcerte. Le mouvement de la société est une espèce d'ivresse, qui donne à l'esprit des uns plus de ressort et d'activité, qui trouble et engourdit l'esprit des autres. Les premiers restent froids lorsqu'ils sont dans leur cabinet, la plume à la main; ceux-ci y retrouvent l'exercice plus libre de toutes leurs facultés.

On conçoit aisément que les femmes qui ont de l'esprit, et un esprit cultivé, doivent mieux écrire les lettres que les hommes même qui écrivent le mieux. La nature leur a donné une imagination plus mobile, une organisation plus délicate : leur esprit, moins cultivé par la réflexion, a plus de vivacité et de premier mouvement; il est plus *prime-sautier*, comme dit Montaigne : renfermées dans l'intérieur de la société, et moins distraites par les affaires et par l'étude, elles mettent plus d'attention à observer les caractères et les manières; elles prennent plus d'intérêt à tous les petits événements qui occupent ou amusent ce qu'on appelle le monde. Leur sensibilité est plus prompte, plus vive, et se porte sur un plus grand nombre d'objets. Elles ont naturellement plus de facilité à s'exprimer; la réserve même que leur prescrivent l'éducation et les mœurs, sert à aiguïser leur esprit, et leur inspire sur certains objets des tournures plus fines et plus

déliçates; enfin leurs pensées participent moins de la réflexion; leurs opinions tiennent plus à leurs sentiments, et leur esprit est toujours modifié par l'impression du moment : de là cette souplesse et cette variété de tons qu'on remarque si communément dans leurs lettres; cette facilité de passer d'un objet à d'autres très-divers, sans effort et par des transitions inattendues, mais naturelles; ces expressions et ces associations de mots neuves et piquantes sans être recherchées; ces vues fines et souvent profondes, qui ont l'air de l'inspiration; enfin ces négligences heureuses, plus aimables que l'exactitude. Les hommes d'esprit, plus habitués à penser et à écrire, mettent tout naturellement et comme malgré eux, dans leurs idées, une méthode qui y donne trop l'air de la réflexion, et dans leur style une correction incompatible avec cette grâce négligée et abandonnée qu'on aime dans les lettres des femmes.

D'ordinaire, a dit quelqu'un, les savants écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence.

Les lettres de Balzac et de Voiture, qui ont eu tant de succès dans le siècle dernier, sont oubliées aujourd'hui, parce que l'amour du bel esprit est moins vif, le goût plus formé, et l'art d'écrire mieux connu. Il est resté de ce siècle immortel des lettres de deux femmes qui vivront autant que notre langue : tout le monde a lu les lettres de M^{me} de Maintenon, et l'on ne peut pas se lasser de relire celles de M^{me} de Sévigné! Mais quelle différence entre ces deux femmes célèbres! Les lettres de la première sont pleines d'esprit et de raison : le style en est élégant et naturel; mais le ton en est sérieux et uniforme. Quelle grâce, au contraire! quelle variété! quelle vivacité dans celles de M^{me} de Sévigné!

Ce qui la distingue particulièrement, c'est cette sensibilité

momentanée qui s'émeut de tout, se répand sur tout, reçoit avec une rapidité extrême différents genres d'impressions. Son imagination est une glace pure et brillante, où tous les objets vont se peindre, mais qui les réfléchit avec un éclat qu'ils n'ont pas naturellement. Cette mobilité d'âme est ce qui fait le talent des poètes, surtout des poètes dramatiques, qui sont obligés de revêtir presque en même temps des caractères très-divers et de se pénétrer des sentiments les plus opposés, lorsqu'ils ont à faire parler dans la même scène l'homme passionné et l'homme tranquille, l'homme vertueux et le scélérat, Néron et Burrhus, Mahomet et Zopire, etc.

On a dit que M^{me} de Sévigné était une caillette : cela peut être, si l'on entend simplement par caillette une femme sans cesse occupée de tous les mouvements de la société, de tous les mots qui y échappent, de tous les événements qui s'y succèdent; qui saisit tous les ridicules, recueille toutes les médisances; qui conte avec la même vivacité une sottise plaisante et la mort d'un grand homme, le succès d'un sermon et le gain d'une bataille. Mais comment peut-on donner le nom de *caillette* à une femme du meilleur ton, très-instruite, pleine d'esprit, de grâces, de gaieté et d'imagination, admirée et recherchée des hommes les plus distingués du siècle de Louis XIV?

Le mérite de son style est bien difficile à sentir pour un étranger; il tient aux progrès qu'a faits la société en France, où elle a créé un langage qui n'est bien connu que des personnes qui ont vécu quelque temps dans la bonne compagnie. Les finesses de ce langage consistent particulièrement dans un grand nombre de termes qui, étant un peu détournés de leur sens primitif, expriment des idées accessoires dont les nuances se sentent plutôt qu'elles ne se définissent.

Il y a une infinité d'expressions et de tournures qui reviennent sans cesse dans nos conversations, et qui n'ont point d'équivalent dans les autres langues.

Le comte de la Rivière, parent de M^{me} de Sévigné, et de qui on a un Recueil de lettres en deux volumes, dit quelque part : *Quand on a lu une lettre de M^{me} de Sévigné, on sent quelque peine, parce qu'on en a une de moins à lire.* Cela vaut mieux que le reste du Recueil.

Ce qui ajoute un grand prix aux lettres de M^{me} de Sévigné, c'est une foule de traits qui nous peignent cette cour brillante de Louis XIV. On aime à se trouver, pour ainsi dire, en société avec les plus grands personnages de ce beau règne, qui, malgré les censures d'une philosophie sèche et sévère, a toujours un éclat et un air de grandeur qui attachent et qui imposent. Je ne crois pas que notre siècle ait jamais le même attrait pour nos descendants. *Ce qui me dégoûte de l'histoire, disait une femme de beaucoup d'esprit, c'est de penser que ce que je vois aujourd'hui sera de l'histoire un jour.* . . .

Il me semble que ceux mêmes qui aiment le plus M^{me} de Sévigné ne sentent pas assez toute la supériorité de son esprit. Je lui trouve tous les genres d'esprit; raisonneuse ou frivole, plaisante ou sublime, elle prend tous les tons avec une facilité inconcevable. . . .

Son style n'est presque jamais simple, mais il est toujours naturel; et ce naturel se fait surtout sentir par une négligence abandonnée qui plaît, et par une rapidité qui entraîne. On sent partout ce qu'elle dit quelque part : *J'écrirais jusqu'à demain; mes pensées, ma plume, mon encre, tout vole.*

NOUVEAU CHOIX DES LETTRES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

(1) AU COMTE DE BUSSY

A Paris, ce 20 mai 1667.

Je reçus une lettre de vous en Bretagne, mon cher cousin, où vous me parliez de vos Rabutins et de la beauté de Bourbilly. Mais comme on m'avait écrit d'ici qu'on vous y attendait, et que je croyais moi-même y arriver plus tôt, j'ai toujours différé à vous faire réponse jusqu'à présent que j'ai appris que vous ne viendriez point ici. Vous savez qu'il n'est plus question que de guerre. Toute la cour est à l'armée, et toute l'armée est à la cour. Paris est un désert; et désert pour désert, j'aime beaucoup mieux celui de la forêt de Livry, où je passerai l'été,

En attendant que nos guerriers
Reviennent couverts de lauriers,